Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 22

Artikel: A propos de l'exposition
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179375

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Cinquième année. N° 22. Samedi 25 Mai 1867.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Pour la Suisse: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr. — Pour l'étranger: le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

A propos de l'exposition.

Les relations commencent à pleuvoir sur cette grande merveille, à qui on doit bien un peu d'avoir la paix au moment où nous sommes; il n'est pas de journal qui ne se croie obligé d'avoir son correspondant au Champ-de-Mars, et le *Conteur* voudrait bien faire comme tant d'autres; jusqu'ici, il n'a pas ouvert la série de ses lettres sur la grande *Foire universelle;* la première raison est qu'il n'a pas encore cherché de correspondant; toutes les autres sont aussi bonnes que celle-ci. En attendant, et pour ne pas rester en dehors du courant littéraire du moment, il se permet d'offrir à ses lecteurs quelques lignes charmantes qu'il emprunte à l'*Exposition universelle de 1867 illustrée*, journal hebdomadaire qui compte au nombre de ses collaborateurs l'élite des écrivains et des artistes de Paris. Qu'il suffise de dire que les lignes suivantes sont détachées d'un brillant article intitulé: *Le jardin réservé*, par *Edmont About :*

« Nous sommes loin du temps où Molière écrivait en tête d'une de ses comédies :

« Le théâtre représente un lieu champêtre et néanmoins agréable. »

Les sites les plus champêtres sont les plus agréables aux yeux des citadins de nos jours. Dans les plus illustres années de ce dix-septième siècle, qu'on appelle grand par habitude ou plutôt par ignorance, la campagne, mal cultivée, misérablement peuplée, n'offrait pas un spectacle aimable ni rassurant. Le voyageur, durement cahoté sur les routes, voyait avec dégoût les paysans, ces animaux noirs et courbés dont parle la Bruyère; il craignait à bon droit la rencontre des voleurs ou des soldats en maraude. Les paysages les plus pittoresques l'invitaient à serrer son argent ou à chercher ses armes; chaque buisson pouvait cacher un malfaiteur. La sécurité n'existait qu'à la ville, entre deux rangées de maisons.

Cette préoccupation peut seule vous expliquer l'architecture des parcs et des jardins de ce temps-là. Architecture est le vrai mot. Ce qu'on cherche avant tout, dans les parterres et les parcs du Grand Roi, c'est un sol parfaitement uni, des avenues larges et droites où l'on puisse marcher noblement, sans fatigue et en toute sécurité. Les arbres sont soumis à un émondage rectiligne, on leur impose à l'occasion des formes bizarres; on inflige à la nature domptée une sorte de joug, on la marque du sceau de la volonté humaine. Quelques plantations de cette époque ont été pieusement conservées à Versailles, où vous pouvez les aller voir. Elles vous paraissent plus singulières qu'agréables. Pourquoi? Parce que nos goûts ont changé avec les conditions ordinaires de la vie.

Ce n'est plus la sécurité qui manque aux Français de notre temps; elle abonde partout, partout on trouve des routes droites et nettes, savamment aplanies, parfaitement entretenues, bordées d'hôtelleries confortables. Mais, dans les villes, où le besoin de produire et d'échanger nous parque et nous entasse, nous éprouvons, au bout d'un certain temps, la nostalgie de la nature. On peut vivre au troisième étage d'une maison, entre deux tranches parallèles, habitées par d'autres hommes dont les uns ont les pieds sur notre tête et les autres la tête sous nos pieds. Les poumons s'acclimatent, s'il le faut, à cet air altéré par la respiration de deux millions d'hommes; les yeux se résignent à ne voir que des horizons de pierre de taille et des paysages de cheminées. Il faut vivre d'abord, et c'est en ville que nous gagnons le plus commodément notre vie; on se fait donc une raison. Mais quelque chose réclame en nous; nous sentons confusément que le corps et l'esprit s'étioleraient bientôt, loin des champs et de la douce verdure.

Le style qui prévaut décidément, c'est l'imitation de la nature agreste. Nos artistes en parcs et en jardins de plaisance s'appliquent à créer les mouvements de terrains, comme autrefois *Le Nôtre*[1] à les aplanir. Nous semons des rochers, nous faisons serpenter les ruisseaux, nous contournons les allées; tout notre effort s'adonne à multiplier l'imprévu, parce que l'imprévu est aujourd'hui sans danger, et qu'il répond à un besoin mal satisfait dans l'existence des villes. Nous semons la couleur verte à profusion: pelouses, massifs, corbeilles de feuillages; c'est que le vert, entre toutes les couleurs, a le privilége de reposer les yeux et de détendre les nerfs.

Vous en éprouverez la salutaire influence à l'exposition, si, après une course de deux heures dans le palais de tôle, quand vous aurez l'esprit ahuri, les oreilles bourdonnantes, les yeux éblouis et tout le système nerveux surexcité, vous consacrez un entr'acte de trois quarts d'heure aux merveilles du jardin réservé.

Il faut avoir connu le Champ-de-Mars, du temps que l'empereur y passait des revues, pour apprécier le miracle qui s'est fait dans ce petit coin. Figurez-vous une étendue de macadam naturel, fangeux en hiver, pou-

[1] Architecte de Louis XVI.

dreux en été, et calculez ce qu'il a fallu de temps, de travail et d'argent, pour opérer une telle transformation. Or, le temps manquait; quant à l'argent, la commission impériale, qui ne dédaigne ni les grandes, ni les petites économies, ne se souciait pas d'enterrer des millions dans un jardin qui doit vivre six mois. Et pourtant le sol s'est transformé, les vallées se sont creusées, les collines se sont élevées, l'eau court dans les ruisseaux et se repose dans le lac; plus de quarante constructions, dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre, sont sorties de terre à la fois; les plantes les plus belles et les plus précieuses du monde sont accourues pour former des groupes harmonieux. De grands vieux arbres, et entre autres un platane et un maronnier gigantesques, ont voyagé sans accident jusqu'ici.

Nul n'est tenu d'aimer les cascades, et les rochers artificiels ne plaisent pas à tout le monde.

Ces réserves dûment établies, j'ose avouer mon faible pour l'eau qui tombe au milieu des rochers vrais ou faux. Ce mouvement continu et pourtant varié anime les jardins et leur donne un air de vie; la vapeur d'un ruisseau qui se pulvérise en tombant répand dans l'air une fraîcheur visible et tangible. Et puis, connaissez-vous rien de plus doux, de plus discret et de plus harmonieux que cette chanson des petites cascades? Les chansons du théâtre moderne et ses cascades de goût douteux me charment beaucoup moins, quant à moi.

Les rochers ont été confectionnés (c'est le mot) par M. Combaz. Ils ont des formes variées, agréables et assez rustiques. On les a savamment émaillés d'arbustes verts. L'eau tombe dans un petit lac où les carpes de Fontainebleau doivent emménager la semaine prochaine. Les bonnes vieilles s'y griseront le premier jour; elles boiront une eau fouettée par le mouvement et si richement oxygénée que des truites de torrent s'en accommoderaient.

J'ai vu des charpentiers construire un petit radeau que les Chinois déguiseront en île flottante. Si l'expérience réussit, tous les propriétaires d'étangs se donneront le luxe d'une île flottante avant six mois, et le moindre bourgeois de Rueil lancera sur sa mare une Délos de poche.

La profondeur du lac (puisqu'on l'appelle ainsi) n'est pas partout la même. Vous remarquerez vers le milieu un long banc de bitume, qui s'étend sous l'eau de bout en bout. Cet écueil sous-marin (pendant que nous y sommes) est dans l'axe de l'Ecole militaire. Il vous représente un égoût qu'il était impossible de détruire, mais que M. Barillet a rabaissé par un tour de force très méritoire, dont personne ne lui saura gré, car le public n'en devinera rien.

Le Paradis et la Péri.

Si tous nos lecteurs n'ont pu y assister, tous du moins ont entendu parler avec éloges du magnifique concert donné dans le temple de St-François par la société de chant l'*Harmonie*, avec le concours de la Société philharmonique, sous la direction de M. de Senger.

C'est bien à regret que nous avons gardé le silence à ce sujet, dans notre précédent numéro: le temps et l'espace nous ont manqué. Mais il n'est point trop tard, même après huit jours, pour consacrer quelques lignes à cette grande solennité musicale, la plus grande peut-être et la mieux réussie qui ait été offerte au public lausannois.

La *Péri*[1], esprit déchu et chassé de l'Eden pour une faute, pleure sur son sort à la porte de ce lieu plein de merveilles et de félicité. L'ange gardien, touché par les larmes de la pauvre exilée, cherche à la consoler en lui faisant comprendre qu'elle peut racheter son crime, mais que pour cela elle doit nécessairement rapporter de la terre un don qui plaise à Dieu.

La Péri, soupirant avec ardeur après l'objet qui peut la réintégrer dans le séjour de la paix, « ouvre l'aile » et s'enfuit vers l'Inde aux bords enchantés, au climat riche et fertile où son instinct l'appelle. Elle trouve cette contrée en proie à la guerre; un jeune soldat se fait remarquer par des prodiges de valeur contre les soldats du roi de Gazna, ses ennemis, et, après une résistance héroïque, tombe percé de flèches. La Péri, supposant que le sang qui coule de la blessure du héros, ce sang versé pour la sainte cause de la liberté, est un présent digne d'être offert à Dieu en échange de sa grâce, s'empresse d'en recueillir. Mais son offrande n'est point reçue; on lui demande bien plus encore pour lui r'ouvrir les portes du Paradis.

Désolée, mais persévérante dans la recherche du trésor qui doit la réhabiliter, la Péri prend son vol et se dirige vers les bords du Nil. Là encore elle ne trouve point l'objet désiré. Continuant à lutter contre le découragement qui l'assiége, elle cherche toujours et visite d'autres lieux. Enfin, aux portes de Balbeck, dans la Turquie d'Asie, elle trouve un bel enfant assis au milieu des fleurs et qui, à la voix du muezzin proclamant la gloire du Très-Haut, s'écrie avec respect: « Dieu seul est grand!... » Survient un inconnu, un traître, parjure affreux et meurtrier, qui porte sur son front le cachet de ses crimes et de ses forfaits. A la voix du pieux enfant, l'inconnu sent son cœur de bronze s'émouvoir; il est soudainement pris d'un vif repentir, pleure sur ses fautes, se penche vers la terre et prie. — Dieu l'a pardonné. — Ce sont les larmes du coupable, les pleurs sincères du repentir que la Péri offre alors à l'Eternel, qui lui r'ouvre enfin la porte du Paradis.

Tel est le thème sur lequel le célèbre poète anglais, Thomas Moore, a composé son épopée religieuse; tel est le sujet qui a inspiré la belle musique de Schumann, si bien interprétée l'autre soir par deux Sociétés qui, chaque fois qu'elles se font entendre, recueillent de nouveaux succès, dûs en majeure partie au talent et à l'activité infatigable de leur directeur.

Le concert a été très intéressant sous tous les rapports. L'œuvre de Schumann a de grandes beautés;

[1] Intelligence supérieure, génie bienfaisant du sexe féminin, fée des Orientaux. Dans les contes persans, les péris sont des créatures intermédiaires entre les anges et l'humanité.